

bruits de

COOLISSES

NUMÉRO 71 MAI 2015





Edito

Bonjour,

En parcourant les « lignes de vies » de nos adhérents qui se sont prêtés, en début d'année, au jeu des questions-réponses, je me suis fait cette réflexion : artiste, c'est franchement un vrai métier ! N'en déplaise à ceux qui pensent le contraire ou auraient encore un doute. Un vieil adage dit : « quand tout aura disparu, restera seulement la Culture ». Notre association et l'esprit qui l'anime participent à la diffusion de valeurs qui nous tiennent à cœur : l'accueil – l'écoute – le soutien. Dans ce monde qui se veut de plus en plus aseptisé et formaté, je suis heureux et fier de servir un lieu et une entité qui a su conjuguer Efficacité et Humanité.

Respectueusement
Sallah Laddi



BRUITS DE COOLISSES

Directeur de la publication :

Sallah Laddi

Maquette :

Frédéric Krøl

Relecture et correction :

Alain Daroux

Couverture : Alex Chie Bonne San

Photo Yoann Barutaud

Tiré à 1000 exemplaires
dépôt légal Préfecture N°488

N°ISSN : 1252-803X

SIRET : 40207071800026

APE : 5911C

ASSOCIATION COOLISSES

13, rue de l'Aimable Nanette
17000 LA ROCHELLE

05.46.41.88.99

coolisses@wanadoo.fr

www.coolisses.asso.fr

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE VACANCES

6^e EDITION - APPEL A FILMS

A la fin des vacances, vous vous retrouvez avec des tonnes d'images et vous ne savez pas quoi en faire ? Montez votre film de vacances et partagez-le !

Du spontané... de la fraîcheur... des moments uniques... c'est tout ce que le Festival International du Film de Vacances souhaite représenter.

Pour participer, rendez-vous sur www.festivaldufilmdevacances.com Remplissez une fiche d'inscription, validez votre participation avant le mercredi 23 septembre 2015 et envoyez-nous votre film.



C'est gratuit et ouvert à tous ; seule contrainte : que votre film soit tourné pendant vos vacances et qu'il n'excède pas 8 minutes.

Les 12 courts-métrages sélectionnés seront mis en compétition et diffusés sur écran géant lors d'une soirée spéciale qui récompensera les meilleurs réalisateurs de films de vacances !

Revivez le bonheur de ne rien faire, évadez-vous et ravivez vos souvenirs en participant à cette 6ème aventure qui posera ses valises, une nouvelle fois, à Angoulême, le samedi 20 février 2016.

DOLBY ATMOS, UNE ATMOSPHÈRE EN TROIS DIMENSIONS

En 2012, Dolby a lancé son tout dernier format audio, le Dolby Atmos, dans les salles de cinéma. De quoi s'agit-il ?

Le principe des ceintures sonores qui sont en place depuis une bonne vingtaine d'années dans les salles de cinéma repose sur des enceintes qui entourent le spectateur avec un son qui se déplace horizontalement.

Le Dolby Atmos propose des enceintes placées en hauteur, avec la possibilité de poser jusqu'à 64 haut-parleurs dans la salle. L'idée étant de créer un effet de verticalité dans l'espace sonore pour renforcer l'impression de réalité et apporter une meilleure immersion du spectateur dans le film.

La première représentation en Dolby Atmos a eu lieu à Hollywood, au Dolby Theater, pour la soirée des Oscars 2012. Depuis, de nombreuses salles se sont équipées de ce système qui s'adapte

bien à toutes les tailles d'établissement. Les grands groupes d'exploitation cinématographique se sont très vite intéressés à ce nouveau système. C'est le cas du groupe CGR qui compte déjà plusieurs salles équipées dont une à La

Rochelle. Par ailleurs, depuis 2014, la plupart des grandes marques comme Denon, Marantz ou Pioneer, ont créé ou adapté de nouveaux amplis équipés de la technologie Dolby Atmos pour leurs home-cinemas.





A L'ECOUTE

Sophie Aprea, comédienne pétillante et vive à la chevelure rousse flamboyante, nous raconte son parcours théâtral. Des cours Simon au cours Florent en passant par le chant, Sophie ne cesse d'être animée par la flamme de la passion.

Quel parcours artistique as-tu suivi ?

J'ai suivi une filière plutôt « ordinaire » sur Paris. J'ai commencé à faire les Cours Simon le mercredi après-midi quand j'étais petite. Je me suis orientée dans mes études vers les Beaux Arts ; je sentais que j'étais artiste mais je ne savais pas choisir. Je suis rentrée à l'Union centrale des Arts Décoratifs tout en continuant le théâtre, le mercredi après-midi, avec une dame qui s'appelait Rosine Margat : c'était un sacré phénomène ! Puis je me suis retrouvée au cours Florent où j'ai également travaillé avec Yves Pignot. La première fois que je suis montée sur

scène en tant que professionnelle, c'était avec la compagnie Démons et merveilles pour le spectacle "C'est pas si simple", sur des textes de Cocteau.

Quelle a été ta motivation ? Pourquoi comédienne ?

Je n'en sais rien. Je crois qu'on a ça dans le sang, je ne saurais jamais l'expliquer. Quand on aime réellement quelque chose, on ne sait pas expliquer pourquoi, ça nous apparaît comme une évidence. Dans ce métier, il faut avoir plusieurs cordes à son arc et j'ai eu la chance d'apprendre le chant avec Anna

Prucnal : c'est elle qui m'a vraiment donné envie de chanter. Je chante dans tous mes spectacles, j'adore ça. Tout se travaille, on ne s'improvise pas comédien, chanteur ou metteur en scène. C'est du boulot, il faut bosser, bosser, bosser. Ce sont des métiers où l'on s'améliore sans arrêt, on a toujours à apprendre, à apprendre des autres et de soi-même. On peut toujours faire mieux, c'est comme un tableau... jamais fini. On peut toujours aller plus loin. Heureusement d'ailleurs, c'est ça qui est génial. Si on joue une scène tous les soirs, elle ne sera jamais pareille.

Quel a été ton apprentissage au niveau de la technique et de l'interprétation ?

Quand on est jeune adulte, que l'on veut aborder ce métier, on a tellement envie de jouer, tellement, que l'on néglige les « à côtés ». La technique qui implique la diction, la position du corps, la portée de la voix, la respiration car tout ça est absolument indispensable. J'ai pris des cours exprès pour cela, c'est hyper-important.

Tu donnes des cours de théâtre. On dit que le théâtre est un espace de création de la personnalité, pourquoi ?

Il y a différents points de vue là-dessus. Je suis persuadée que chaque personnage est complètement différent par rapport à celui qui le présente. On y met toujours de sa personnalité et même si celui que l'on interprète ne nous correspond pas du tout, il y a forcément quelque chose de nous qui va enrichir le personnage. Il ne faut surtout pas brimer sa personnalité. On fait avec ce qu'on est, avec ses singularités. Je suis contre l'appellation « défaut » ; ce sont des particularités qui, si elles sont mises en avant vont donner énormément de vie au personnage. De toute façon, on ne peut pas changer. Jusqu'à un certain âge, on est modelable mais après, on ne change plus. Alors, au lieu d'appeler cela des défauts, appelons cela des atouts, des différences. Des choses qui ne partiront pas mais avec lesquelles on apprendra à vivre. Si on sublime sur scène quelque chose que l'on déteste chez soi, le public peut dire « ah, c'est ça que j'adore chez lui ! », et c'est là que l'on renverse la vapeur.

A quels tournages as-tu participé ?

Je n'ai fait que des rôles secondaires. Le plus souvent, j'interviens dans des séries télévisées et quelques longs-métrages, des documentaires fictions, quelques pubs, beaucoup de voix-off ; ça fait partie de notre métier et c'est super-intéressant. Ma passion reste le théâtre. C'est pour ça que je me bats. Ceci dit, je ne crache pas dans la soupe et je suis ravie d'être devant la caméra. En fait, tout m'intéresse parce que je trouve que l'on apprend de tout. Du moment que je joue, ça m'intéresse ainsi que la mise en scène. J'ai tourné dernièrement avec Steve Moreau dans « Dos à la mer » ; j'ai eu l'impression de vraiment avoir quelque chose à défendre dans ce film et ça m'a plu énormément. J'avais de la matière, de la substance dans ce rôle. On a toujours quelque chose à défendre mais là, c'était un contre-emploi total.

Quelles sont tes pièces de théâtre en cours de création ?

Je travaille sur un cabaret burlesque dont j'ai écrit le texte. Il y a deux musiciennes et une

comédienne - chanteuse, en l'occurrence, moi. Je présente régulièrement "Où va Lise ?", le nouveau spectacle de Raymond Fiabanne destiné aux enfants, qui tourne régulièrement. La forme est pédagogique, poétique et pleine d'humour, elle s'adresse aux plus petits. Ce spectacle tourne dans les écoles. On nous demande aussi « Il était une fois Roussia » que nous jouons depuis quelque temps déjà et bien sûr, "Sous les ponts de Paris", un spectacle musical sur le Paris des années 30 dont je ne me lasse pas... le public non plus d'ailleurs puisque nous le représentons fréquemment.

Tu travailles beaucoup avec la Compagnie Le Théâtre De l'Alchimiste ?

Oui, surtout avec les élèves et les comédiens amateurs. Beaucoup de mes collègues disent que les cours sont de l'alimentaire. Au contraire, je suis passionnée par les ateliers-théâtre, l'enseignement et par la mise en scène. Je préfère me limiter à douze élèves pour que tout le monde puisse travailler, passer à chaque fois, aborder le théâtre dans son entier et directement plonger dans le bain. Enseigner le théâtre par la mise en scène sur le terrain. On n'a pas le droit de faire semblant au théâtre. Il faut y aller. Tout le monde a son mot à dire, c'est plus de la direction d'acteur que de l'enseignement. Je suis très satisfaite de mes élèves. Plusieurs de mes jeunes élèves ont eu des rôles dans « Ainsi soient-ils » et d'autres plus âgés vont intégrer les cours Florent à la prochaine rentrée.

« L'Hôtel du libre-échange » de Georges Feydeau sera la prochaine pièce jouée par la troupe des adultes amateurs de la compagnie, le samedi 4 et le dimanche 5 juillet 2015 dans la salle municipale de Tasdon.

Par Cécile GHAZIRIAN



De jeunes élèves du Théâtre de l'Alchimiste

Comment produire un meurtre ?

Rencontre avec Catherine Barres-Deschamps, Assistante de production pour le téléfilm "Meurtres à La Rochelle"

Vous avez fait une formation pour devenir assistante de production ?

Non, j'ai fait une formation de gestion et communication, donc rien à voir mais quand j'étais en terminale les parents d'une élève de ma classe étaient producteurs et cela m'avait permis de rencontrer le métier de production cinématographique. J'avais demandé au producteur ce qui fallait pour travailler dans la production. Il m'avait expliqué qu'il n'y avait pas de formation à proprement parler parce que ce n'est pas un métier technique comme l'image ou le son mais qu'il fallait être bon en communication et en gestion. D'où mon inscription dans une école qui dispense ce type d'enseignement. Ce qui a duré 4 ans et comme il fallait faire des stages obligatoires dans le cadre de la formation, j'ai réactivé mon contact pour faire mes stages dans des maisons de production de films. Ce que j'ai réussi à faire. Donc, à l'issue de mes études, cela a été plutôt facile de trouver une première expérience professionnelle. Je ne démarrais pas à zéro et surtout j'avais un bon réseau parce que le milieu du cinéma et de la télévision nécessite un bon réseau professionnel.

Cette formation avait des composantes liées à l'audiovisuel ?

Pas du tout. La plupart des gens de cette formation s'orientait ensuite vers la publicité ou la communication d'entreprise. C'était une formation très généraliste : droit, marketing... On y fait de la gestion de projets. Savoir mettre en place un projet, le monter, le financer, trouver les différents interlocuteurs.

C'est un principe général que l'on retrouve dans l'audiovisuel : on a un projet, on exploite les différentes sources de financements pour essayer de vendre ce projet ; donc il faut être un peu fort dans la communication pour faire avancer la production du projet.

Ça c'est passé comment pour vous après vos études ?

J'ai été engagé à l'année par une petite maison de production. On nous déposait un scénario ou bien c'était des commandes que les deux producteurs de la maison passaient auprès des auteurs. Et après, c'était les producteurs qui faisaient le tour de leurs contacts auprès des chaînes de télévision, du CNC ou autre pour monter le projet. Moi, je ne faisais que les assister. Après, j'ai voulu partir sur des tournages. Je suis donc passée à la régie et à la logistique. Ce qui n'avait rien à voir avec la production audiovisuelle. Et là, plus récemment, je suis revenu sur des tournages à mon ancien poste d'assistante de production. Donc, vous voyez que quand moi j'interviens, le projet est déjà lancé, il est financé et il n'y a plus qu'à le fabriquer. Maintenant, le métier d'assistante de production comporte des aspects très différents selon que l'on est sur un tournage ou à l'année dans une maison de production. Ce sont deux métiers différents.

Vous pouvez nous parler de ces différences justement ?

Sur un tournage, j'interviens à peu près en moyenne un mois avant le début du tournage. Je suis appelé en général par le directeur de production. Parfois par le

producteur lui-même. Et après, j'assure la partie administrative de tous les contrats des techniciens. Toutes les déclarations préalables à l'embauche des techniciens. Je ne suis pas du tout comptable mais je prépare tous les documents que je donne après à la comptabilité ou à ce qu'on appelle nous, l'administrateur de production pour les fiches de salaires. Ce sont des contrats types que l'on adapte en fonction des différents postes. Et puis il y a les contrats des comédiens. Ce n'est pas moi qui négocie les tarifs des comédiens. C'est en général le directeur de production ou le producteur quand ce sont des rôles importants. Ensuite, je rentre les infos dans le contrat et je fais la navette avec l'agent sur les termes du contrat jusqu'à ce que l'on se mette d'accord. Je m'occupe aussi d'organiser les voyages de l'équipe quand le tournage ne se fait pas à Paris. Parfois je m'occupe de trouver des hôtels, parfois c'est le régisseur qui s'en occupe : ça dépend de la taille du tournage. Et puis après, il y a toute la gestion quotidienne du plateau qui est de fabriquer la feuille de service. C'est généralement l'équipe mise en scène qui, en amont, travaille avec tous les départements. Moi, je centralise l'information, je la mets au propre et je la distribue à tous les départements. Je l'envoie à toutes les personnes concernées pour que tout le monde soit convoqué aux bons horaires, et que chacun sache ce qu'il doit faire le lendemain.

Le plan de travail est fait par qui ?

C'est l'assistant mise en scène qui fait le plan de travail. Moi, j'épluche le plan de travail tous les jours pour voir les gens que je dois faire voyager, appeler les comédiens, voir le train qu'ils veulent prendre, vérifier qu'ils sont tous à jour de leur visite médicale, qu'ils ont vu les médecins des assurances... Quand on a des enfants à faire travailler, il faut déposer tous les dossiers auprès de l'inspection du travail et des différentes instances.

Alors en quoi le métier d'assistante de production à l'année est-il différent ?

À l'année, elle va suivre un projet beaucoup plus en amont. À partir de l'écriture souvent. Parce qu'il arrive que les scénarios arrivent juste sous forme de note d'intention du réalisateur ou du scénariste. Et là, c'est plus des dépôts de demande d'aide à l'écriture auprès des différentes instances européennes ou du CNC. Et elle suit les différentes étapes du financement, alors que sur le tournage on ne s'occupe plus du tout du

financement. L'assistante à l'année ne s'occupe pratiquement pas du plateau mais elle récupère le projet à l'issue du tournage pour assurer la coordination avec la postproduction. Voire avec la sortie du film.

On fait un rapport tous les jours à la production sur un tournage ?

Tous les jours, je les ai au téléphone pour régler différents problèmes. Je ne leur fais pas un rapport mais je leur envoie ce qu'on appelle le rapport de production que la scripte me remet tous les soirs. Et eux voient le nombre de plans qu'on a tournés, etc. Mais c'est vrai qu'en règle générale, il y a une hiérarchie qui est extrêmement rigide et à partir du moment où un producteur engage une équipe pour faire un projet, il délègue la production de ce projet. J'ai fait plein de projets où le producteur ne venait jamais sur le tournage. C'était le directeur de production qui était maître à bord. Nous, on livre nos comptes et nos dossiers à la fin du film et c'est à ce moment-là que la maison de production reprend la main.



Un projet comme « Crimes à La Rochelle » dont le tournage dure à peu près quatre semaines, vous intervenez combien de temps en tant qu'assistante de production ?

Un mois avant le tournage, le temps du tournage et une semaine après pour les finitions parce que je suis aussi chargée de faire ce que l'on appelle la bible de fin de tournage. C'est-à-dire que pour le tournage, je fais la liste de tous les techniciens, les comédiens, les fournisseurs, les décors ; c'est un petit mémo que tout le monde a avec lui. En fin de tournage, je dois faire une bible de fin de tournage qui répertorie les mêmes mais avec les ajustements qui ont eu lieu lors du tournage. Je dois aussi vérifier que tous les contrats sont bien revenus, et je fais un

récapitulatif pour la chaîne de tout ce qui concerne les contrats des comédiens, par exemple.

Quand il y a un accident sur le tournage, c'est vous qui vous occupez du problème des assurances ?

En effet. En fonction de la gravité de l'incident, il faut réorganiser le tournage, faire une évaluation des jours perdus pour l'assurance ; voire arrêter le tournage, ce qui est extrêmement rare heureusement.

Qui vous appelle pour un travail ?

En général, c'est le directeur de production qui m'appelle. Ou bien, c'est quelqu'un que je connais qui me rappelle. Ou, comme c'est le cas à La Rochelle, le film se faisant ici et la chaîne lui imposant de prendre beaucoup de techniciens locaux, il fait appel à son réseau pour savoir qui peut assurer tel ou tel poste. Pour la chaîne, cela revient moins cher en frais de déplacements, de défraiements de prendre des gens sur place. Par ailleurs, comme il y a une part de financement de la région, il y a là aussi obligation d'employer des gens de la région.

Vous travaillez beaucoup localement ?

Avant j'habitais Paris donc mon réseau est plutôt parisien. Depuis quatre ans, je viens de faire la série « Ainsi soient-ils » tournée à La Rochelle et sa région mais sur six mois de travail, j'en avais deux dans la région. Parce que toute la partie préparation et finition se fait à Paris.

Un projet de téléfilm standard comme « Crime à La Rochelle » ça représente combien de personnes ?

Une cinquantaine environ. Ce n'est pas un gros film. Il y a quinze acteurs. Si on compare à la série « Ainsi soient-ils » où ils étaient une centaine de comédiens, on se doute que mon travail n'était pas du tout à la même échelle.

Tout ça représente quand même une lourde responsabilité. Est-ce que l'assistant de production a un statut de cadre ?

Non, on n'est pas cadre. Ce n'est pas dans les conventions collectives. C'est sûr qu'on est surqualifié pour les métiers que l'on fait. Du point de vue responsabilité, on a un haut niveau de responsabilité. Mais c'est vrai que c'est l'administratrice de production qui a le plus de responsabilité, au niveau des contrats notamment. Elle, elle est cadre.

Propos recueillis
par Patrick COLIN

FESTIVAL ECRAN VERT

Entretien avec Jean-Philippe Brothier, cofondateur du festival.

Quand et pourquoi est né le festival Ecran vert ?

Le festival a été créé en 2010 par un groupe de personnes qui étaient en même temps cinéphiles et sensibles à l'écologie. On s'est aperçu qu'il y avait beaucoup de festivals et d'activités cinématographiques à La Rochelle, mais sur le thème de l'écocitoyenneté. On a donc pensé qu'il serait utile d'avoir une réflexion à ce niveau là. D'autant que La Rochelle avait déjà une image forte de ville écologiste. Donc en 2010 on a décidé de lancer ce festival, avec tous les ans deux thèmes, l'un environnemental et l'autre sociétal. Nous avons aussi décidé d'un autre principe, c'est-à-dire qu'après chaque film, au lieu de laisser les gens repartir avec des interrogations et n'en parlant seulement qu'à leur amie ou compagnon, là systématiquement il y aurait un débat. Débat soit avec le ou les créateurs du film soit avec un spécialiste du thème traité. L'idée étant donc de sensibiliser le maximum de gens sur le thème de l'état de notre planète.

Deux thématiques donc : écologie et citoyenneté.

Oui, par exemple l'an dernier on avait choisi comme thème « Vivre ensemble avec nos différences » comme thème sociétal et puis « Quelle énergie pour demain ? pour qui, pour quoi, jusqu'à quand ? », en écologie. Pour 2015 nous avons choisi « Le travail » en thème sociétal et « Le climat » comme thème environnemental. Difficile de ne pas faire référence à la réunion internationale sur le climat de décembre, COP 21.

Vous avez déjà une idée des films qui vont illustrer le thème du travail ?

Ce sera une sélection assez large. Par exemple il y aura le bonheur au travail, la pénibilité, travail et handicap, les femmes au travail, etc. On a listé plusieurs facettes de la thématique. On est en partenariat avec le festival « Filmer le travail » de Poitiers. Pour nous le travail est un vrai problème pour les citoyens, c'est donc un thème important à traiter et à débattre. Notamment sur les différentes formes d'organisation du travail, les coopératives, les scoops....

Comment vous sélectionnez les films ?

Dans l'ordre, juste après l'édition qui se termine, chacun dans l'équipe propose ses sujets et on décide les deux thèmes. Quand ils sont choisis, on regarde partout, tout ce qui s'est produit, ce qui est en réalisation. On regarde dans les autres festivals comme le Festival de l'environnement de Paris, le FIFE, ou autres et puis on regarde ce qui est en tournage et qui pourrait constituer une avant-première. C'est comme ça que l'on espère avoir le film de Cyril Dion et Mélanie Laurent qui s'appelle « Demain » en avant-première et qui sort au mois de décembre. On cherche surtout des avant-premières parce qu'en tant que festival et association on n'a pas le droit de passer des films qui ont moins d'un an.

L'équipe du festival est constituée de combien de personnes ?

Pour la sélection des films c'est une vingtaine de personnes. Avec un CA de 4/5 personnes, dont moi-même qui suis cofondateur.

Y-a-t-il eu une évolution depuis 2010 ? Evolution dans les thèmes, la quantité de film...

Ce qui est notoire cette année c'est qu'on

a des difficultés à trouver des films sur l'environnement. Surtout qu'on ne voudrait pas que se soit un festival de films militants. On voudrait qu'il y ait des films de fiction, d'animation, des documentaires, pour que les gens viennent nombreux au cinéma pour débattre. Pour cela les films militants ferment un peu le débat, l'orientent tout de suite. Mais on a du mal à trouver des films et surtout des fictions qui traitent de l'environnement. L'année dernière on avait passé « Promised land » sur les gaz de schiste mais cette année on a des difficultés avec les fictions.

Ca tient à quoi d'après vous ?

Je ne sais pas. Peut-être que ce n'est pas porteur. Les thèmes liés à l'écologie sont pourtant de plus en plus populaires mais, je ne sais pas, il faut croire que ça n'inspire pas les scénaristes. Les documentaires ça on en a. Pour le travail on trouve des fictions. L'an dernier on avait passé « We want sex equality » film sur la lutte des femmes, là c'était bien parce que c'était une fiction assez drôle, ça posait vraiment le problème du travail des femmes. Cela a été un gros succès, même auprès des jeunes. C'est le film par excellence qui est agréable à voir, pas militant et qui débouche sur un bon débat derrière.

Il y a beaucoup de documentaires en production en ce moment ?

Oui, il y a en a mais c'est vrai que depuis le travail documentaire de Marie Dominique Robin, à chaque fois que l'on veut parler de l'état de la planète on va voir dans tous les pays, on interview les gens, etc. Cette structure narrative est devenue un peu convenu et lassante.

Il y a une dominante générationnelle dans le public ?

Ca dépend. Nous ce qu'on recherche c'est de toucher plus particulièrement les jeunes. C'est pour cette raison que l'on va à la maison des étudiants. On rencontre les profs. Ils travaillent sur nos deux thèmes avec les étudiants qui voient les films, les travaillent et le jour de la projection en public peuvent débattre de façon intéressante pour tout le monde. Ensuite pour les lycéens, on travaille avec le lycée Daudet. On leur propose trois films sur les deux thèmes c'est eux qui choisissent pour la sélection des lycéens. Les profs projettent les films avec les élèves et les films choisis seront projetés au cours du festival avec la mention sélection des lycéens. Au cours du festival les lycéens sont là et on a eu des exemples où ce sont les lycéens qui sont venues présenter le film eux-mêmes. Ensuite on travaille avec le collège Fromentin. Tous les 6ème viennent à une journée spécifique. L'année dernière on avait travaillé sur « La cour de Babel ». Avec eux les débats sont intéressants parce qu'ils

ont vraiment envie de parler. Cette année, pour le thème du travail on va leur passer « Les temps modernes » de Chaplin. Enfin il y a des jeunes qui ne sont ni étudiants, ni lycéens et là on travaille avec le Roof – la maison de l'escalade. Là on rencontre des jeunes sportifs et on organise une séquence chez eux. Ensuite cela dépend des endroits où on va. C'est sûr que la médiathèque a son public. On travaille aussi beaucoup en réseaux, comme les Amap, la ligue des droits de l'homme, etc. On va aussi dans les centres sociaux qui ont eux aussi leur public. On travaille aussi avec les villages alentours, l'île de Ré, Tonnay-Charente, Fouras, etc, en nous appuyant sur les associations locales.

Qui sont les adhérents de l'association ?

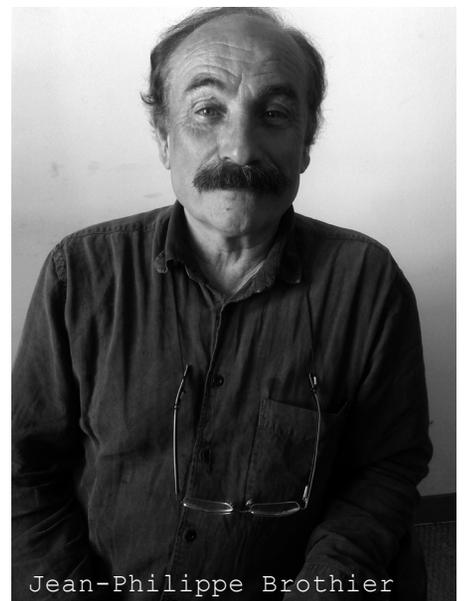
C'est assez varié on a des tout jeunes, des moins jeunes et des retraités. Des plutôt écolos, des plutôt cinéphiles.

Les financements vous viennent d'où ?

Le financement qui varie de 15 à 17.000€, nous vient du public (Mairie, CDA, la DRAC, la DREAL, le ministère du travail cette année) et privé : Léa Nature, Eden groupe, la MAIF. Ce qui néanmoins ne nous permet pas d'avoir de salarié. Et là on est arrivé à une taille critique pour ne fonctionner qu'avec des bénévoles. Mais si on passe ce seuil critique cela nécessiterait un autre type d'organisation. Peut-être en association avec un autre festival pour pouvoir partager un salarié. Voilà, plein de questions au bout de six ans d'existence avec le souci de nous perfectionner et de durer.

Propos recueillis par Patrick COLIN

En savoir plus sur le Festival :
www.festivalecranvert.fr



Jean-Philippe Brothier



ARSCENIC au bonheur du public

Créée en 2009 par une bande de passionnés, la compagnie Arscenic poursuit son bonhomme de chemin avec de savoureuses adaptations qui ont déjà conquis un large public.

C'est avec « Un petit jeu sans conséquence » de Jean Dell et Gérard Sibleyras que la compagnie se lance dès 2009 sur les planches de nombreuses scènes du département, et d'ailleurs, pour embarquer le public dans son univers à la fois drôle et acide. Une trentaine de représentations sera donnée durant quatre années consécutives et compte tenu de son succès, la pièce sera labellisée par les Conseils généraux de Charente-Maritime puis des Deux-Sèvres. Un précieux sésame qui permettra à Arscenic de poursuivre sur sa lancée et de monter en 2012 un nouveau spectacle « L'Éducation de Rita » de Willy Russel. Il sera joué plus d'une vingtaine de fois et est toujours en cours de diffusion. Un texte qui traite, là encore, des relations humaines en évoquant les difficultés d'être soi-même et de communiquer, des thèmes chers aux créateurs de cette compagnie pleine de cœur et d'humilité : « On choisit des textes qui peuvent intéresser le plus grand nombre, sans distinction d'origine ou de milieu social. Notre désir est de toujours amener une réflexion, un propos mais sans jamais tomber dans la lourdeur ou s'adresser uniquement à une élite. Nous préférons une langue vraie, simple, directe qui peut être à la fois soignée, pesée, balancée, enlevée, imaginative, mais toujours

ouverte, accessible et parlée », précise la jeune metteur en scène et comédienne Élise Gautier venue s'installer à La Rochelle, il y a une dizaine d'années.

L'aventure continue !

Aidée par plusieurs collectivités dont la mairie d'Aytré, Arscenic prépare actuellement une nouvelle pièce tirée du roman de Daniel Pennac « Au bonheur des ogres » et adapté par l'écrivain-historien rochelais, Olivier Lebleu. « Pour notre compagnie, l'univers et le langage de Pennac se prête idéalement à l'adaptation théâtrale. L'auteur nous entraîne dans un univers à la fois inquiétant et touchant. C'est ce paradoxe que nous avons voulu mettre en avant. Tout comme dans le roman, la trame policière est un bon prétexte pour montrer la façon dont les personnages se débattent face au rôle qu'on leur a attribué, ou qu'ils s'attribuent eux-mêmes, et comment leur caractère finit par les enfermer. Ce qui m'intéresse ce n'est pas seulement leur individualité mais aussi ce qu'ils ont d'universel. Le rôle de bouc émissaire tenu par Benjamin Malaussène est à la fois intrigant et dérangeant. Il doit pallier l'absence de la mère, s'occuper seul de la fratrie et assumer

tous les torts causés par cette grande surface où il est employé. Cela pose de nombreuses questions et notamment comment la société s'arrange-t-elle avec un être humain comme Benjamin ? A quoi cela nous renvoie-t-il, nous qui n'avons pas forcément le sens du sacrifice... Benjamin, à travers son rôle, permet aux autres personnages d'appréhender plus ou moins rationnellement l'infinie complexité du monde », souligne Élise Gautier qui travaille donc sur la mise en scène, accompagnée de la scénographe Emmanuelle Sage-Lenoir, du créateur-lumière Bertrand Perez et du décorateur Pascal Quintard.

Avec quatre comédiens

Les personnages du roman étant nombreux, les quatre comédiens – Claire Morel, Sébastien Blanc, Julien Schmidt et Thierry Templier, co-initiateur de la compagnie – joueront chacun

et simultanément plusieurs rôles dans cette atmosphère bon enfant qu'a su créer Pennac. Et ce, pour permettre d'accepter cette histoire terrifiante mais pleine d'humanité. C'est cette même approche qui confère à Arscenic cette singularité et reconnaissance progressive auprès du public. Le choix d'un théâtre vivant empreint d'humilité, expressif et accessible à tous. Premières représentations prévues en octobre prochain.

Caroline PINON

Photos page de gauche, de g à d :
Julien SCHMIDT
Elise GAUTIER
Sébastien BLANC
Claire MOREL
Thierry TEMPLIER

Crédit Photo : Davy JOURGET



